Cette différence qui fait peur...

Autor(en): **Bourgeois, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **18 (1988)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-829428

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'HERMITAGE POUR UN ÉTÉ

Le Musée de l'Or de Lima

Paire de gantelets cérémoniels, or, culture Chimu – style Lambayeque. X-XVes s. après J.-C.

Indissociables du silence de la mort, les trésors du Pérou véhiculent un message d'importance: la reconnaissance de cultures disparues sans laisser d'écriture. Repertoriés dans les tombes d'un site bien précis, ou au contraire parvenus sur le marché par le biais de fouilles plus ou moins orthodoxes, ils jalonnent à la Fondation de l'Hermitage à Lausanne, quelque 2000 ans d'histoire.

Au paysage très diversifié du Pérou, la longue bande côtière, le plateau interandin, et les sommets jusqu'à 6000 mètres de la Cordillère des Andes, correspond une multitude de cultures s'échelonnant sur un axe nord-sud. Parmi elles, Vicus, Mochica et Chimu au nord; Paracas, Nazca, Tiahuanaco au sud. Seuls les Incas unifièrent un empire allant de la Colombie au Chili. Ce fut un siècle d'opulence (environ 1438 à 1532) brutalement écourté par l'arrivée des conquistadores espagnols, avides de métal jaune.

Le travail de l'or, matériau ductile et malléable par excellence, se développe en effet très tôt dans les Andes péruviennes. Extrait du sable des cours d'eau ou de mines d'abord à ciel ouvert, il est le plus souvent converti en feuilles très minces. Le métal précieux est ainsi support de splendeurs de toute sorte, idoles, vases, gobelets, masques, bjoux, parures, ou encore, dès la culture Vicus, les «tumi», couteaux sacrificiels aux tranchants évoquant une demi-lune.

La variété des formes se multiplie avec les Chimus (X-XVes siècles ap. J.C.). De leurs sépultures on a exhumé notamment, d'étranges gants cérémoniels, placés à l'origine à côté des corps des défunts.

La paire reproduite ici (environs 850 grammes pour chaque main) est à elle seule tout un répertoire décoratif. Le long des avants-bras se répètent des motifs géométriques, et le dessus des mains est orné de guerriers armés coiffés de panaches. Deux des doigts conservent encore leurs ongles d'argent.

Les orfèvres péruviens jouent de leurs effets comme de leurs techniques: différents alliages dont la fameuse «tumbaga» (cuivre et or), incrustations les plus chatoyantes, de turquoise, lapis-lazuli, nacre ou spondyle... A l'avènement des Incas, les traditions antérieures ne font que se perpétuer, mais en quantités plus impressionnantes! Leur capitale Cuzco («nombril du monde») resplendit de mille richesses «d'or, d'argent et de pierreries» selon un chroniqueur espagnol de l'époque. L'Inca Atahualpa ne dut-il pas payer une rançon de 6 tonnes d'or: la pièce dans laquelle il était retenu prisonnier par Francisco Pizarro, remplie jusqu'à hauteur de bras? L'otage, après avoir fait réunir le gage de sa liberté, et après avoir été baptisé, sera finalement mis à mort. Les pièces d'orfèvrerie, quant à elles, prirent la route de l'Espagne ou furent fondues.

Une mutation historique s'accomplit. L'or du Pérou, surtout utilisé jusque là à des fins cultuelles et esthétiques, servira de monnaie d'échange. Mythe ou réalité, son éclat perdure.

Marie-Laure Ravanne

Le journal «Aînés» organise pour vous une visite commentée de l'exposition «L'Or du Pérou», au prix spécial de Fr. 10.— le jeudi 1er septembre à 14 h.

Bulletin d'inscription:

Nom, prénom: _____

Adresse: _____

N° de tél.: _____

Cette différence qui fait peur...

Beauté physique, rendement économique, rayonnement social. Voilà, en gros, les trois atouts essentiels que l'on exige aujourd'hui de tout être humain. Si une ou plusieurs de ces qualités vous manquent, vous devez lutter pied à pied pour obtenir et conserver votre place dans la société dite «normale». Nul ne pourra jamais évaluer les trésors de patience, de volonté et de culot (mais oui!) qui permettront à un handicapé d'atteindre cet objectif.

«On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux.» Difficile, je vous l'accorde, d'appliquer ce principe dans la vie concrète. Nous pratiquons volontiers, en effet, le culte de l'apparence, censée résumer la clé de voûte de l'existence. Il suffit que cette image nous choque pour que nous nous empressions de répudier l'individu tout entier – corps et âme.

Aux handicapés comme aux valides, la vie ne fait pas de cadeau. Là réside peut-être le charme de l'existence, allez savoir! Quand la mienne a commencé, personne ne pou-

CHARLES BOURGEOIS

PARLONS FRANCHEMENT

vait alors imaginer qu'elle serait parsemée d'obstacles divers, très partiellement surmontés aujourd'hui – quarante-trois années plus tard...

La famille (mes parents – auxquels s'est jointe, plus tard, ma sœur) a uni tous ses efforts pour me permettre de suivre l'école officielle, puis l'apprentissage par correspondance pour correcteurs d'imprimerie et d'aborder enfin la vie active, début juin 1966. Depuis cette date, je travaille à domicile pour le même employeur: vingt-deux ans déjà, comme le temps passe!

N'imaginez pas, amis lecteurs, que tout a été aussi simple. Chacun y a mis du sien – à commencer par ma famille qui ne m'a pas éjecté de son cadre, indispensable à mon développement. Ma sœur a complété le traitement en m'exhortant – sans douceur – à dominer ma paniquante timidité devant des personnes extérieures à mon décor habituel.

Le travail occupe, grosso modo, le 80% de mon temps; le reste, je le consacre à la lecture et à l'écriture... Côté sentimental, calme plat. Je n'ai rien d'une potiche, pourtant.

Mais voilà, l'apparence physique brise, semble-t-il, les élans du cœur... Autre obstacle plus rhédibitoire encore: le salaire, souvent fort modeste, réalisé par le handicapé. Impossible de fonder une famille dans des conditions financières aussi précaires...

De l'enfance à l'adolescence, il est relativement agréable de vivre dans le giron parental. Vous ne vous apercevez que bien plus tard – trop tard – que votre statut d'adulte responsable ne vous est accordé qu'avec beaucoup de réticence. On accepte mal qu'un être très dépendant fasse des projets. Le dialogue, dans ce domaine très précis, connaît une certaine crispation; l'initiative personnelle n'étant que peu ou pas encouragée par une famille qui craint l'échec possible, le handicapé adulte, s'il désire réussir tel ou tel plan, se souviendra avec profit de l'axiome: «Trop parler nuit.» Cette discrétion, qui peut paraître discutable à d'aucuns, se révèle pourtant payante dans la mesure où le handicapé prend et assume certains risques – toujours soigneusement calculés, rassurez-vous!

Il n'en demeure pas moins que j'aime beaucoup ma famille, même si, quelquefois, elle a pratiqué l'hyperprotection – qui se traduit par une tendance ô combien helvétique de se méfier de tout ce qui vient du dehors... A cela s'ajoute la crainte, partagée par tous, de l'avenir: qu'adviendrait-il si quelque catastrophe balayait les miens? Question d'autant plus lancinante et douloureuse que, aujourd'hui, rien n'est prévu pour qu'un handicapé puisse continuer de vivre à domicile (sur une longue période, s'entend).

Personne, en ce bas monde, ne peut préjuger de l'avenir. Il ne faut pas non plus que le futur vous empoisonne le présent. Quoi qu'il advienne, je voudrais garder confiance pour demain – d'autant que mes perspectives s'annoncent bonnes, mon beau-frère et ma sœur prenant le relais de mes parents.

Dommage que l'Etat ne soutienne pas mieux les familles qui hébergent et soignent une personne âgée et/ou handicapée. Ce même Etat préfère engloutir des sommes folles dans des institutions ad hoc, dont le principal défaut se traduit par le déracinement et la dépersonnalisation de l'individu... Aux yeux de l'Etat, les familles dévouées ne semblent pas être autre chose que des bénévoles qu'on exploite. Etonnez-vous, après ça, que la solidarité familiale f... le camp!

Il est évident que, comme tout un chacun, je souhaiterais vivre de manière autonome. Mais ma trop grande dépendance physique me l'interdit: en dehors de la famille, il n'y a guère que le home-foyer pour handicapés qui entrerait en ligne de compte. Bien que dépendant d'autrui pour les actes ordinaires de la vie quotidienne, je trouve néanmoins cet «internement» injustifié: il serait trop coûteux (le prix oscillerait gaillardement entre Fr. 2000.— et... 7000.— par mois!) et les contraintes seraient telles – je pense ici, entre autres, au coucher précoce – qu'elles entraveraient mes activités professionnelles. Quant aux soins à domicile, pourtant 30% meilleur marché qu'en institution, ils seraient encore trop chers pour moi...

On a souvent dit que l'intégration des handicapés – formule tarte à la crème pour discours électoral – est une question de mentalités à changer. C'est faux: le public me semble, au contraire, très réceptif. Son intérêt ne demande qu'à être stimulé... et pas seulement à coups de bulletins de versement!

L'argent ne remplacera jamais le coup d'œil ou de main complice, les questions et conversations spontanées entre valides et handicapés. Les uns et les autres doivent tirer sur la même corde, oser demander un service, bref: communiquer. Handicapés ou non, nous restons des êtres humains avant tout.

Il se trouve que cette cohabitation me passionne. Ma vie est un long roman d'amour avec tous ceux qui m'approchent ou que je côtoie. Merci, amis lecteurs, de m'accepter tel que je suis. Mettons en commun nos faiblesses et qualités respectives, ce qui expurgera toute inhibition de nos dialogues futurs. Amicalement vôtre,

Ch. Bourgeois

Charles Bourgeois et sa sœur Nelly. (Photo René Garmatter)